

LA SCENE DE PREMIERE RENCONTRE

CORPUS

Texte 1 : Madame de LAFAYETTE, *La Princesse de Clèves*, 1^{ère} partie, 1678.

Texte 2 : Abbé PREVOST, *Manon Lescaut*, 1731.

Texte 3 : Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary*, 1^{ère} partie, Chapitre II, 1857..

Texte 4 : Émile ZOLA, *Thérèse Raquin*, chap. V, 1867.

Texte 5 : Marguerite DURAS, *Moderato Cantabile*, chapitre II, 1958

EXERCICES TYPE BAC

QUESTIONS SUR CORPUS

1. Pour chaque texte, déterminez par quel(s) regard(s) est vue la scène.
2. Par quels principaux procédés chaque texte fait-il comprendre l'importance de cette rencontre pour les personnages ?

TRAVAUX D'ECRITURE

● **PREPARATION AUX COMMENTAIRES LITTERAIRES DES TEXTES**

Selon Jean Rousset, critique qui a consacré un essai intitulé *Leurs yeux se rencontrèrent* au topos de la scène de première vue, on retrouve toujours les mêmes étapes :

- La mise en place du cadre de la rencontre (moment, espace, position des corps, description physique voire portrait, nom des personnages).
- L'effet (effet produit par cette rencontre sur les personnages)
- L'échange c'est-à-dire toute forme de communication entre les protagonistes.
- Le franchissement, toute forme d'annulation de la distance qui pourrait séparer les protagonistes.

Par rapport à ce schéma, nous serons amenés à étudier chacun de ces textes selon la même problématique :

→ **En quoi ce texte constitue-t-il une scène de première rencontre originale et/ou conventionnelle ?**

● **DISSERTATION**

L'intrigue romanesque est souvent fondée sur l'amour. En quoi les relations amoureuses vous semblent-elles particulièrement propices à révéler une conception du personnage et de sa place dans la société ?

Vous appuierez votre réflexion sur les textes du corpus et les romans que vous connaissez.

● **INVENTION**

Ces textes se prêteraient particulièrement bien à des changements de point de vue, soit en faisant intervenir un témoin extérieur (un invité du bal dans le texte 1, Tiberge dans le texte 2, le point de vue d'Emma sous forme de monologue intérieur dans le texte 3, un client du café ou la patronne dans le texte 4), soit en vous demandant d'imaginer les pensées du personnage dont le point de vue n'est pas donné (Nemours ou Clèves dans le texte 1, Manon dans le texte 2, Laurent dans le texte 4).

TEXTE 1 : LA RENCONTRE DE LA PRINCESSE DE CLEVES ET DE M. DE NEMOURS

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre¹, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord² ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne, mais il était difficile de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier à les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

« Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude, mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

— Je crois, dit Mme la Dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

— Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

— Vous devinez fort bien, répondit Mme la Dauphine, et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu. »

Madame DE LAFAYETTE, *La Princesse de Clèves*, 1^{ère} partie, 1678.

1. De choisir pour cavalier

2. Aussitôt

Texte 2 : La Rencontre de Manon Lescaut et du Chevalier Des Grieux. (Manuel p. 53)

Manon Lescaut est à l'origine le septième tome des Mémoires d'un homme de qualité. Dans ce volume, le narrateur, « l'homme de qualité » rencontre le chevalier Des Grieux qui lui raconte sa passion fatale pour une simple courtisane. Il a dix sept ans et vient d'achever ses études à Amiens.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que je ne le marquais un jour plus tôt ! J'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers¹. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvais enflammé tout à coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandais ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique² purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne

lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. J'ajoutais mille choses pressantes. Ma belle inconnue savait bien qu'on est point trompeur à mon âge ; elle me confessa que, si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre, mais, n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours pour elle et pour moi.

Abbé PREVOST, *Manon Lescaut*, 1731.

1. Sortir ses bagages des paniers qui les transportaient dans le coche.

2. Règles de rhétorique apprises à l'école.

Texte 3 : Rencontre de Charles Bovary et Emma Rouault

Charles fut surpris de la blancheur de ses ongles. Ils étaient brillants, fins du bout, plus nettoyés que les ivoires de Dieppe, et taillés en amande. Sa main pourtant n'était pas belle, point assez pâle, peut-être, et un peu sèche aux phalanges ; elle était trop longue aussi, et sans molles inflexions de lignes sur les contours. Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux ; quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils, et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide.

Une fois le pansement fait, le médecin fut invité, par M. Rouault lui-même, à prendre un morceau, avant de partir.

Charles descendit dans la salle, au rez-de-chaussée. Deux couverts, avec des timbales d'argent, y étaient mis sur une petite table, au pied d'un grand lit à baldaquin revêtu d'une indienne à personnages représentant des Turcs. On sentait une odeur d'iris et de draps humides qui s'échappait de la haute armoire en bois de chêne, faisant face à la fenêtre. Par terre, dans les angles, étaient rangés, debout, des sacs de blé. C'était le trop-plein du grenier proche, où l'on montait par trois marches de pierre. Il y avait, pour décorer l'appartement, accrochée à un clou, au milieu du mur dont la peinture verte s'écaillait sous le salpêtre, une tête de Minerve au crayon noir, encadrée de dorure, et qui portait au bas, écrit en lettres gothiques « A mon cher papa ».

On parla d'abord du malade, puis du temps qu'il faisait, des grands froids, des loups qui couraient les champs, la nuit. Mlle Rouault ne s'amusait guère à la campagne, maintenant surtout qu'elle était chargée presque à elle seule des soins de la ferme. Comme la salle était fraîche, elle grelottait tout en mangeant, ce qui découvrait un peu ses lèvres charnues, qu'elle avait coutume de mordillonner à ses moments de silence.

Son cou sortait d'un col blanc, rabattu. Ses cheveux, dont les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses, étaient séparés sur le milieu de la tête par une raie fine, qui s'enfonçait légèrement selon la courbe du crâne ; et, laissant voir à peine le bout de l'oreille, ils allaient se confondre par-derrrière en un chignon abondant, avec un mouvement ondé vers les tempes, que le médecin de campagne remarqua là pour la première fois de sa vie. Ses pommettes étaient roses. Elle portait, comme un homme, passé entre deux boutons de son corsage, un lorgnon d'écaille.

Quand Charles, après être monté dire adieu au père Rouault, rentra dans la salle avant de partir, il la trouva debout, le front contre la fenêtre, et qui regardait dans le jardin, où les échelas des haricots avaient été renversés par le vent. Elle se retourna.

— Cherchez-vous quelque chose ? demanda-t-elle.

— Ma cravache, s'il vous plaît, répondit-il.

Et il se mit à fureter sur le lit, derrière les portes, sous les chaises ; elle était tombée à terre, entre les sacs et la muraille. Mlle Emma l'aperçut ; elle se pencha sur les sacs de blé. Charles, par galanterie, se précipita, et, comme il allongeait aussi son bras dans le même mouvement, il sentit sa poitrine effleurer le dos de la jeune fille, courbée sous lui. Elle se redressa toute rouge et le regarda par-dessus l'épaule, en lui tendant son nerf de bœuf.

1. Coiffure qui consistait à lisser les cheveux en « bandeaux » de part et d'autres du visage avant de les rassembler en chignon.

Texte 4 : Rencontre de Thérèse et Laurent

Thérèse est mariée à son cousin Camille, homme faible et maladif, depuis trois ans. Elle tient une mercerie à Paris avec sa belle-mère.

Un jeudi, en revenant de son bureau, Camille amena avec lui un grand gaillard, carré des épaules, qu'il poussa dans la boutique d'un geste familier.

« Mère, demanda-t-il à Mme Raquin en le lui montrant, reconnais-tu ce monsieur-là ? »

5 La vieille mercière regarda le grand gaillard, chercha dans ses souvenirs et ne trouva rien. Thérèse suivait cette scène d'un air placide.

« Comment ! reprit Camille, tu ne reconnais pas Laurent, le petit Laurent, le fils du père Laurent qui a de si beaux champs de blé du côté de Jeufosse ?... Tu ne te rappelles pas ?... J'allais à l'école avec lui ; il venait me chercher le matin, en sortant de chez son oncle qui était notre voisin, et tu lui donnais des tartines de confiture. »

10 Mme Raquin se souvint brusquement du petit Laurent, qu'elle trouva singulièrement grandi. Il y avait bien vingt ans qu'elle ne l'avait vu. Elle voulut lui faire oublier son accueil étonné par un flot de souvenirs, par des cajoleries toutes maternelles. Laurent s'était assis, il souriait paisiblement, il répondait d'une voix claire, il promenait autour de lui des regards calmes et aisés.

15 « Figurez-vous, dit Camille, que ce farceur-là est employé à la gare du chemin de fer d'Orléans depuis dix-huit mois, et que nous ne nous sommes rencontrés et reconnus que ce soir. C'est si vaste, si important, cette administration ! »

Le jeune homme fit cette remarque, en agrandissant les yeux, en pinçant les lèvres, tout fier d'être l'humble rouage d'une grosse machine. Il continua en secouant la tête :

20 « Oh ! mais, lui, il se porte bien, il a étudié, il gagne déjà quinze cents francs... Son père l'a mis au collège ; il a fait son droit et a appris la peinture. N'est-ce pas, Laurent ?... Tu vas dîner avec nous.

- Je veux bien », répondit carrément Laurent.

25 Il se débarrassa de son chapeau et s'installa dans la boutique. Mme Raquin courut à ses casseroles. Thérèse, qui n'avait pas encore prononcé une parole, regardait le nouveau venu. Elle n'avait jamais vu un homme. Laurent, grand, fort, le visage frais, l'étonnait. Elle contemplait avec une sorte d'admiration son front bas, planté d'une rude chevelure noire, ses joues pleines, ses lèvres rouges, sa face régulière, d'une beauté sanguine. Elle arrêta un instant ses regards sur son cou ; ce cou était large et court, gras et puissant. Puis elle s'oublia à considérer les grosses mains qu'il tenait étalées sur ses genoux ; les doigts en étaient carrés ; le poing fermé devait être énorme et aurait pu assommer un bœuf. Laurent était un vrai fils de paysan, d'allure un peu lourde, le dos bombé, les mouvements lents et précis, l'air tranquille et entêté.

30 On sentait sous ses vêtements des muscles ronds et développés, tout un corps d'une chair épaisse et ferme. Et Thérèse l'examinait avec curiosité, allant de ses poings à sa face, éprouvant de petits frissons lorsque ses yeux rencontraient son cou de taureau.

Émile ZOLA, *Thérèse Raquin*, chap. V, 1867.

Texte 5 : La rencontre d'Anne Desbaresdes et de Chauvin

Elle alla droit au comptoir. Seul un homme y était, qui lisait un journal.

— Un verre de vin, demanda-t-elle.

Sa voix tremblait. La patronne s'étonna, puis se ressaisit.

— Et pour l'enfant ?

5 — Rien.

— C'est là qu'on a crié, je me rappelle, dit l'enfant.

Il se dirigea vers le soleil de la porte, descendit la marche, disparut sur le trottoir.

— Il fait beau, dit la patronne.

Elle vit que cette femme tremblait, évita de la regarder.

10 — J'avais soif, dit Anne Desbaresdes.

- Les premières chaleurs, c'est pourquoi.
- Et même je vous demanderai un autre verre de vin.

Au tremblement persistant des mains accrochées au verre, la patronne comprit qu'elle n'aurait pas si vite l'explication qu'elle désirait, que celle-ci viendrait d'elle-même, une fois cet émoi passé.

- 15
- Je passais, dit-elle.
 - C'est un temps à se promener, dit la patronne.

L'homme avait cessé de lire son journal.

- Justement hier à cette heure-ci, j'étais chez Mademoiselle Giraud.

Le tremblement des mains s'atténuait. Le visage prit une contenance presque décente.

- 20
- Je vous reconnais.
 - C'était un crime, dit l'homme.

Anne Desbaresdes mentit.

- Je vois... Je me le demandais, voyez-vous.

- Parfaitement, dit la patronne. Ce matin, c'était un défilé.

- 25
- L'enfant passa à cloche-pied sur le trottoir.

- Mademoiselle Giraud donne des leçons à mon petit garçon.

Le vin aidant sans doute, le tremblement de la voix avait lui aussi cessé. Dans les yeux, peu à peu, afflua un sourire de délivrance.

- Il vous ressemble, dit la patronne.

- 30
- On le dit – le sourire se précisa encore.

- Les yeux.

– Je ne sais pas, dit Anne Desbaresdes. Voyez-vous... tout en le promenant, je trouvais que c'était une occasion que de venir aujourd'hui ici. Ainsi...

- Un crime, oui.

- 35
- Anne Desbaresdes mentit de nouveau.

- Ah, je l'ignorais, voyez-vous.

Un remorqueur quitta le bassin et démarra dans le fracas régulier et chaud de ses moteurs. L'enfant s'immobilisa sur le trottoir, pendant le temps que dura sa manœuvre, puis il se retourna vers sa mère.

- Où ça va ?

- 40
- Elle l'ignorait, dit-elle. L'enfant repartit. Elle prit le verre vide devant elle, s'aperçut de sa mégarde, le reposa sur le comptoir et attendit, les yeux baissés. Alors, l'homme se rapprocha.

- Vous permettez.

- C'est que je n'ai pas l'habitude, Monsieur.

Il commanda du vin, fit encore un pas vers elle.

- 45
- Ce cri était si fort que vraiment il est bien naturel que l'on cherche à savoir. J'aurais pu difficilement éviter de le faire, voyez-vous.

Elle but son vin, le troisième verre.

- Ce que je sais, c'est qu'il lui a tiré une balle dans le cœur.

Deux clients entrèrent. Ils reconnurent cette femme au comptoir, s'étonnèrent.

- 50
- Et, évidemment on ne peut pas savoir pourquoi ?

Il était clair qu'elle n'avait pas l'habitude du vin, qu'à cette heure-là de la journée autre chose de bien différent l'occupait en général.

- J'aimerais pouvoir vous le dire, mais je ne sais rien de sûr.

- Peut-être que personne ne le sait ?

- 55
- Lui le savait. Il est maintenant devenu fou, enfermé depuis hier soir. Elle, est morte.

L'enfant surgit du dehors et se colla contre sa mère dans un mouvement d'abandon heureux. Elle lui caressa distraitemment les cheveux. L'homme regarda plus attentivement.

- Ils s'aimaient, dit-il.